

Gilles Marcotte, *La littérature est inutile*, Montréal, Éditions du Boréal, 2009

Jonathan Livernois

Volume 13, numéro 1, 2010

Culture et relations internationales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044649ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044649ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2010). Compte rendu de [Gilles Marcotte, *La littérature est inutile*, Montréal, Éditions du Boréal, 2009]. *Globe*, 13(1), 182–184.
<https://doi.org/10.7202/044649ar>

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

indispensable à ceux qui s'intéressent au devenir de la société québécoise à travers le prisme des divers groupes qui la composent.

Victor Armony
Université du Québec à Montréal

Gilles Marcotte

La littérature est inutile,

Montréal, Éditions du Boréal, 2009.

Sans aller jusqu'à dire qu'il faut trembler devant l'homme et son œuvre, on n'aborde pas un ouvrage de Gilles Marcotte comme on lit la première ou la dernière livraison du printemps. Non seulement l'auteur de *La littérature est inutile* a une vue imprenable et unique sur la littérature canadienne-française puis québécoise, mais il l'a aussi et surtout alimentée, informée à force d'essais critiques et de comptes rendus qui remontent jusqu'aux années 1940. À l'aune de la bibliographie de Gilles Marcotte, ma décennie en littérature n'est pas un gage de témérité : elle engendre bien plutôt l'impression d'avoir manqué plusieurs épisodes que lui, le critique et universitaire, a vus, revus et mieux compris que quiconque. Il me reste un peu d'insouciance.

Il ne faut pas se laisser berner par le titre, inutilement provocateur. Il y a d'abord l'intention, qui arrive, comme c'est souvent le cas dans la collection « Papiers collés », *a posteriori* : « J'ai voulu [...] que les œuvres, les écrivains que je présente ici le soient pour eux-mêmes, en eux-mêmes, sans être conscrits par une sorte de développement collectif. » (p. 11) Des prémices kundériennes – « [l']œuvre authentiquement littéraire est celle qui rend le jugement impossible » ; elle apprend à lire « la complexité, l'infinie complexité de l'aventure humaine » (p. 9) – donnent à penser que l'auteur se détourne quelque peu de son titre de héraut de la sociocritique, conféré par les tenants de « l'École de Montréal ». Même si Marcotte est prudent – « la réunion d'œuvres parues dans le même espace géographique ne peut que suggérer des perspectives historiques, des relations entre texte et société » –, il précise que son « propos est différent » (p. 11). Le résultat, c'est-à-dire cette collection d'essais épars consacrés à la littérature québécoise qui vont de 1987 à 2008, ne se confond pas tout à fait avec cette volonté « initiale ». À lire *La littérature est inutile*, on pense encore et toujours à *Littérature et circonstances*

plutôt qu'au credo de *L'atelier du roman*. Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, Gilles Marcotte a un regard de sociologue et d'historien de la littérature. Un regard de pédagogue, aussi.

Au premier plan, il y a le témoin. Celui qui a non seulement une vue large sur le passé de la littérature québécoise, mais aussi et surtout ce que j'appellerais une vue *muséale*. Gilles Marcotte ne méconnaît aucune salle : il évoque le destin de Berthelot Brunet, ses rencontres avec Claude Hurtubise et Jean Le Moyne, mais aussi des œuvres depuis longtemps passées à la trappe de l'histoire littéraire, comme *Les élus que vous êtes* du frère Clément Lockquell. On sent que Marcotte prend un certain plaisir à rappeler ces gloires oubliées – le roman du frère Lockquell s'est mérité le Prix David 1950 –, mais ne joue pas pour autant les justiciers de la littérature et les découvreurs de chefs-d'œuvre perdus, même dans le cas de Jean Basile. Cette érudition du critique, que l'on peut expliquer par sa fréquentation antédiluvienne de la littérature québécoise, n'agace pas : elle donne au contraire le goût de creuser un peu, pour voir. Cela dit, le témoin a aussi connu et lu les grands auteurs que l'on retrouve dans les histoires littéraires du cru. Ici, Marcotte est témoin et critique tout à la fois, spectateur et acteur. On le sent chez lui lorsqu'il parle d'écrivains comme Gaston Miron, Jacques Brault, Roland Giguère, Yvon Rivard, Pierre Vadeboncoeur, Jacques Ferron, mais aussi d'ancêtres comme François-Xavier Garneau et Philippe Aubert de Gaspé père. Malgré la « célébrité » de ces figures majeures, le regard de Marcotte surprend, ne rappelle pas les antennes de tant de manuels de cette littérature dont on ne sait pas, à tout prendre, si elle s'est faite ou non.

Au second plan, et c'est là que réside surtout l'intérêt de ce recueil, il y a le regard du pauvre ou, pour parler comme le poète auquel le critique consacre un texte, le « regard en dessous ». Gilles Marcotte a trop vécu pour jouer les nouveaux riches : il trace, à travers ces textes, une histoire littéraire qui est moins une « voie royale » (Michelet) qu'une « voie honorable » (François-Xavier Garneau). Il tire le fil d'une tradition paradoxalement riche : « Ainsi, chez Crémazie comme chez Garneau, la “ voie honorable ” passe par l'aveu et presque la revendication [...] d'une certaine forme de pauvreté » (p. 218). Comme Yvon Rivard qui, dans *Personne n'est une île* (2006), a prospecté les formes d'un « héritage de la pauvreté » d'Octave Crémazie à Jacques Brault, en passant par la figure du mauvais pauvre qui va jusqu'à son épine dorsale pour devenir ce qu'il est, Gilles Marcotte montre comment la littérature québécoise s'est construite sur les fondations incertaines de ce que Pierre Vadeboncoeur nommait notre « indigence native », qui se comprend notamment par une présence subreptice du passé

au cœur de la modernité. Cela est notable dans sa lecture sensible de « Où iras-tu Sam Lee Wong? » de Gabrielle Roy, dans son regard sur le parcours de Fernand Ouellette, qui semble avoir fait « *vœu de pauvreté* » tant il aborde le monde avec l'innocence de l'homme intègre (p. 80), ainsi que dans sa lecture de *Mémoire* de Jacques Brault, dont le seul titre détonne dans le climat intellectuel de 1965. On lira aussi, en ce sens, son superbe portrait du « Frère Gaston » Miron, dont la poésie n'a pas été forgée dans les serres chaudes des collèges classiques, mais au sein de ce « prolétariat intellectuel » que constituent les frères enseignants, de Marie-Victorin à Jean-Paul Desbiens. C'est aussi cela, le regard en dessous. Par-delà les images de ruptures franches et nettes répétées à satiété à propos de la littérature québécoise, le critique regroupe donc une série de portraits et de réflexions qui tracent une histoire plutôt originale, partiellement résumée par ses propos sur Réjean Ducharme :

L'écriture de Réjean Ducharme, c'est l'évidence même, est bien livrée à l'éclatement moderne, mais au sein même de ces fureurs elle inscrit la contradiction d'un passéisme têtue, irréductible, intolérant. Il ne s'agit pas de recourir à quelque image nostalgique de l'originel, du primitif, à la romantique, pour conjurer les malheurs de l'actuel, mais d'inscrire dans l'écriture même une négation qui la nourrit *en même temps* qu'elle la conteste. (p. 17)

Finalement, notons que *La littérature est inutile*, malgré le désordre apparent et le caractère parfois hétéroclite de ses différentes parties, est servie par une écriture savoureuse, par l'ironie chatoyante de son auteur, qui ne pêche pas par excès de désabusement et, surtout, de désespoir. Il va sans dire que l'amour du pauvre est à l'avenant.

Jonathan Livernois
Université McGill

Marion Froger

Le cinéma à l'épreuve de la communauté. Le cinéma francophone de l'Office national du film 1960-1985,
Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2009.

L'ouvrage de Marion Froger propose d'étudier la production francophone de l'Office national du film (ONF) à travers le prisme du concept de communauté, dans l'optique de « comprendre comment